

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 22 MAI 1897

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—A bâton rompus, par G.-P. Labat.—Les élections provinciales, par F. Picard.—Le récit du vieux cannibale (avec gravure), par Henri Coudreau.—Poésie : Les communiants, par Eugène Soubyre.—La toilette des dames, par Carrie May Ashton.—La tombe fleurie, par Albert Tinchant.—Poésie : L'hirondelle, par J. Archambault.—Les médailles de 1812, par B. Sulte.—Chronique européenne, par R. Brunet.—Un vœu héroïque, par J.-B. Daignault.—Qu'est-ce que la prière ?—Conseils pratiques.—Théâtres.—Toilettes pour jeunes filles (avec gravure).—Choses et autres.—Feuilletons : La veuve du garde, par R. de Navery ; Un drame au Labrador, par le Dr Eugène Dick.

GRAVURES.—La guerre turco-grecque ; Soldats grec et turque ; Un combat dans un défilé ; Incendie d'un village près de Larissa.—Beaux-Arts : Le Christ prêchant aux pêcheurs.—Gravures de mode.—Groupe du Ministère libéral, Parlement Modèle (vingt-deux portraits).—Gravure du feuilleton.—De-venette.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

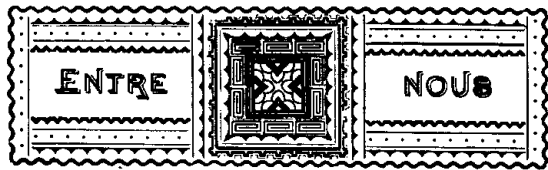
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Un de nos collaborateurs m'a remplacé la semaine dernière dans le premier MONDE ILLUSTRÉ et je le remercie de son article, plein de cœur et de sympathie, pour les victimes, ou plutôt, pour les parents des victimes de la vente de charité, de Paris.

Je voulais en parler aussi, bien entendu, mais quand la nouvelle du désastre nous est parvenue, un travail que je ne pouvais remettre m'en a empêché.

Tous les journaux ont rapporté les détails de cette épouvantable catastrophe et, il ne serait pas à propos de les rééditer ; mon devoir est donc aujourd'hui d'apprécier plutôt les compte-rendus que de les reproduire.

Vous le savez, cette vente de charité, avait été organisée par la duchesse d'Uzès, pour venir en aide aux pauvres, et avait eu lieu depuis plusieurs années dans le même but.

La duchesse, très connue pour ses idées politiques et ses sympathies religieuses, n'avait mis en avant ni les unes ni les autres, mais s'était placée à un point de vue commun à toutes les croyances et à toutes les opinions, en faisant appel aux grands cœurs que ne guide que le sentiment de la charité.

C'est la raison pour laquelle,—quoiqu'en aient dit

certains journaux—on voyait figurer parmi les dames patronesses, des noms juifs, protestants, allemands, anglais, américains, tout comme des noms français plébéiens ou de vieille extraction.

La charité n'a pas de patrie et, de plus, elle est la vertu la plus générale de toutes les religions.

On a dit en certains quartiers, que ceux qui étaient tombés dans le désastre, avaient été victimes de leur dévouement aux pauvres.

C'est vrai et ce n'est pas tout à fait exact.

Et, en disant cela, croyez bien que je ne veux en nulle sorte engager la responsabilité du MONDE ILLUSTRÉ, mais garder seul le caractère de l'opinion que j'exprime.

On se place trop souvent en tout, au point de vue d'une secte ou d'un parti.

Les journaux socialistes—que nombre de pauvres diables confondent avec les journaux républicains, ce qui n'est pas du tout la même chose—n'ont pas prouvé grand cœur ni même grand bon sens, en affectant de ne voir dans les victimes que des représentants de la fortune ou d'une classe disparue, comme classe.

C'était parfaitement idiot.

D'autres ont vanté outre mesure le dévouement des organisateurs de cette vente de charité et en ont profité pour dire que le sentiment de sacrifice pour les pauvres ne se trouvait plus que dans un certain cercle.

C'était tout aussi absurde.

En y réfléchissant un peu, on comprend qu'il faut se garder de tomber dans l'un ou l'autre de ces extrêmes.

Nous savons ce que sont ces ventes de charité, nous en organisons au Canada comme ailleurs, mais il ne nous viendrait jamais à l'idée de considérer nos femmes et nos filles, comme des héroïnes de la charité, parce qu'elles sont dames patronesses.

Beaucoup de personnes trouvent même que l'on abuse un peu trop de libertés admises dans ces réunions.

Non, il faut voir les choses d'une manière plus juste et plus saine.

Certes la catastrophe de Paris est épouvantable et les victimes ont droit à toutes nos sympathies, mais il ne faut pas en conclure que les malheureux qui y ont perdu la vie se sont sacrifiés parce qu'il y avait un danger à courir.

La cause véritable a été le manque de précautions de la part de l'architecte et de l'incroyable sottise, pour ne pas dire plus, des personnes chargées de surveiller la construction de l'édifice.

Une seule entrée-sortie ! En vérité, c'est à n'y pas croire !

Ce désastre a rappelé celui de l'Opéra-Comique de Paris, où plus de cent personnes de la meilleure société ont perdu la vie, mais jamais il n'est venu à l'idée de qui que ce soit de dire que les morts avaient été victimes de leur passion pour la bonne musique.

\*\*\* Ce Paris est incompréhensible pour les gens qui ne le connaissent pas bien, avec toute sa grandeur et ses défauts.

En apprenant l'incendie de la rue Jean-Goujon, Paris, qui fait si peu de cas des vivants, mais sait si bien comprendre la mort, Paris s'est obscurci, est devenu noir, Paris s'est recueilli, Paris a pleuré, Paris a prié...

Les théâtres étaient vides, les cafés déserts, les rues pleines d'une foule anxieuse et profondément émue.

Un grand service a été célébré à Notre-Dame pour le repos des âmes des victimes, et le président de la République, les ministres, les sénateurs, les députés, la magistrature, le barreau, tout Paris enfin y assistait.

C'est que Paris comprend les grandes douleurs, les ressent et sait y compatir.

Son Eminence, le cardinal Richard, a tenu à remercier le président de la République et ses ministres d'avoir assisté au service funèbre, et je n'ai pas compris immédiatement la portée de cette démarche, dont je ne voyais pas trop l'à-propos, car, en fin de compte,

le président et le ministère n'avaient fait que leur devoir, mais j'ai eu bien vite l'explication en apprenant qu'un prédicateur, emporté par un zèle un peu intempestif, s'était oublié un peu trop violemment, contre le gouvernement du beau pays de France.

Le cardinal, très bon et très sage, voulait faire passer l'éponge sur cette malencontreuse sortie.

Et tout a été oublié.

\*\*\* Vous connaissez déjà les noms des victimes qui, par leur position sociale, étaient le plus en vue, mais je remarque surtout ceux des personnes qui étaient si chères à un de nos compatriotes les plus distingués, M. de Bouthillier-Chavigny, établi au Canada depuis quelques années.

M. de Bouthillier a perdu dans l'horrible désastre sa mère, sa sœur, son frère et plusieurs autres parents.

En face d'un malheur aussi grand, on reste muet, et la plume même demeure immobile. Comment s'exprimer, que peut-on écrire pour chercher à consoler ?

Cependant, connaissant la foi ardente de M. de Bouthillier, nous savons qu'il saura puiser dans ses croyances la force nécessaire pour résister au choc et accepter avec résignation l'épreuve qui lui est imposée.

LE MONDE ILLUSTRÉ le prie d'accepter nos condoléances les plus sincères.

\*\*\* Le duc d'Aumale vient de mourir à Lucco. C'est en apprenant la mort de sa nièce, la duchesse d'Alençon, brûlée dans cette même vente de charité, qu'il a été frappé de paralysie et qu'il est mort.

Le duc d'Aumale était prince par la naissance, étant issu de la maison royale de Bourbon-Orléans, mais il ne fut pas né de souche royale, qu'il eût été prince encore par l'élévation de la pensée, par la profondeur de son instruction, par sa bravoure et par son amour pour la France. Il était plus Français que prince, voilà ce qui se répètera à sa gloire éternelle, voilà ce qu'on devrait graver en lettres indestructibles sur le mausolée qui recouvrira ses cendres.

Puissamment riche, il sut donner. Chose rare et bien moins accessible aux riches que l'on n'est porté à le croire. Doué d'un goût très fin, très éclairé, il a su apprécier et augmenter les trésors artistiques de la collection d'Orléans ; il les a accumulés dans cet autre trésor architectural que l'on appelle Chantilly, et en a assuré la conservation en les donnant à l'Académie française, c'est-à-dire à la France.

Le duc d'Aumale, prince de la famille d'Orléans, naquit à Paris, le 16 janvier 1822. Il était le quatrième fils du feu roi Louis-Philippe et de la reine Marie-Amélie. Il fut élu membre de l'Académie française, le 30 décembre 1871, en remplacement de Montalembert, par vingt-huit voix sur vingt-neuf votants, fut reçu en séance solennelle, seulement le 3 avril 1873. Des débats, consignés aux procès-verbaux de l'Académie, 4 mars 1873, avaient eu lieu sur la question de savoir si le récipiendaire serait appelé par l'académicien chargé de lui répondre " Monseigneur," d'après l'usage des relations du monde, ou simplement " Monsieur " suivant la tradition académique. Ce fut, d'après le vœu même du récipiendaire, la tradition académique qui l'emporta. Le prince reçut aussi, au mois de décembre de la même année, d'après les statuts de l'Académie de Besançon, le titre de directeur de cette société, en qualité de commandant en chef des forces militaires de la province. Il est l'un des vingt-quatre membres et le président de la société littéraire aristocratique des bibliophiles français. Grand-croix de la Légion d'honneur, dès l'âge de vingt ans, le duc d'Aumale avait été rayé, sous l'empire, des listes des légionnaires ; il a repris son rang sous la République, à la date de sa promotion, 28 avril 1842. A part son discours de réception à l'Académie française, le prince n'a publié, depuis l'empire, que le discours prononcé sur la réorganisation de l'armée, le 28 mai 1872, à l'Assemblée nationale.

\*\*\* Les Américains ont une réputation d'originalité qu'ils semblent s'évertuer à maintenir de plus en plus.